

Croiset, Paul
Fils de bandit

PAUL CROISET

FILS DE BANDIT

DRAME EN TROIS ACTES



PARIS
LIBRAIRIE THÉATRALE
L. BILLAUDOT, Successeur
3 RUE DE MARIVAUX (2e) ET 14 RUE DE L'ÉCHIQUIER (10e)

FILS DE BANDIT

DRAME EN TROIS ACTES

La Maison L. Billaudot en dehors des pièces de théâtre figurant à ses catalogues fournit celles de toutes les maisons d'édition ainsi que tout ce qui se rapporte au commerce de la musique. Demander ses divers catalogues indiqués ci-dessous :

FEUILLE N : Nouveautés en tous genres, théâtres, musique, monologues, chansons, etc. (envoi gratuit).

CATALOGUE C : Musique pour harmonies, fanfares, solfèges, méthodes, musique instrumentale et d'orchestre, musique pour clairons, tambours, trompettes et trompes (envoi contre 0 fr. 50).

CATALOGUE A : Musique pour orphéons, pièces de théâtres, chansons, monologues aris d'opéra, grimage (envol contre O fr. 50).

CATALOGUE B : Monologues, Dialogues, Chansons, Saynètes, Pièces de théâtre pour distribution de prix, séances récréatives, convenant aux Enfants, Fillettes et Grandes Jeunes Filles (envoi contre 0 fr. 50).

CATALOGUE P : Même genre que le catalogue B, mais pour Enfants et Jeunes Gens (envoi contre 0 fr. 50).

CATALOGUE E : Envoi franco contre 2 fr. 25. Catalogue analytique de plus de 500 pièces de théâtre convenant aux Soirées de famille.

CATALOGUE F : Instruments de musique (cuivre, bois, jazz), Accessoires (envoi contre 0 fr. 50)

CATALOGUE I : Chœurs d'enfants, Chœurs d'hommes, Chœurs mixtes et à 2, 3 et 4 voix. Ouvrages d'enseignement pour orphéons, écoles, collèges, Romances et mélodies pour enfants (envoi contre 0 fr. 50).

CATALOGUE M : Musique religieuse, Messes, Motets, Cantiques, Œuvres des grands maîtres, musique d'orgue et d'harmonium (envoi contre 0 fr. 50).

CATALOGUE O : Costumes en papier avec figures, pour ballets, etc., etc. Coiffures en papier. Papier plissé. Barbes, perruques, grimages. Masques, accessoires de cotillon et de carnaval. Accessoires pour costumes, etc., etc... 40 pages avec dessins. Prix : 2 fr. 25.

CATALOGUE R : Gibernes, casquettes, bannières, drapeaux, insigne de sociétés, programmes, billets numérotés, médailles et palmes pour concours. etc... (envoi contre 1 fr.).

La maison Billaudot s'est rendu acquéreur de la Librairie Theatrale dont catalogue ci dessous :

Catalogue général (envoi contre 0 fr. 50).

Catalogue pour amateurs (envoi contre 0 fr. 50).

Catalogue analytique (envoi contre 2 fr. 25),

PAUL CROISET

FILS DE BANDIT

DRAME EN TROIS ACTES



PARIS
LIBRAIRIE THÉATRALE
L. BILLAUDOT, Successeur.
3, RUE DE MARIVAUX (2) ET 14, RUE DE L'ÉCHIQUIER (10)

PERSONNAGES

PIERRE ROUMAGNAC.

GASTON, son fils.

JEAN, id. 15 ans.

JÉROME ROUMAGNAC.

JACQUES, son fils.

FRANÇOIS, id. 14 ans.

BARON FALSTEIN, Directeur de Banque.

PÉRISSOL, jeune employé de Commerce.

1er et 3e acte : en Auvergne ; 2e acte : à Paris.

FILS DE BANDIT

ACTE PREMIER

Le castel des Fougères. Enclos moitié cour, moitié jardin. Treillage au fond, derrière lequel s'étend la campagne. A gauche, en pan coupé, la porte donne sur la route. La maison est à droite. C'est un castel auvergnat, une ancienne ferme appropriée à l'habitation : au premier plan une porte donne accès dans l'intérieur. Au fond, des instruments aratoires, une charrue, une brouette (*ad libitum*). Au premier plan à gauche, une table, sur laquelle se trouvent un pot de lait, un bol, une miche et aussi de quoi écrire.

SCÈNE PREMIÈRE

JEAN, puis FRANÇOIS

Jean, assis à la table de gauche, termine un frugal repas. François paraît à droite derrière le treillage.

FRANÇOIS.

Jean ! Jean !

JEAN, se levant.

C'est toi, cousin François ?... Où te rends-tu ainsi paré, pimpant comme pour une noce ?

FRANÇOIS.

Je vais à la ville, pardi ! Au concours !... Nous présentons un taureau... Il est en forme, je t'en réponds. (Montrant du geste.) Regarde ! On le voit d'ici... C'est mon frère Lucien qui le conduit... Oh ! mâtin d'animal !... Il rue... (Criant à la cantonade.) Tape dessus, Lucien !... Mords lui les jarrets, Saheb !... Il se moque des crocs du chien... Il n'obéit qu'à Lucien et encore !

JEAN.

Amuse-toi bien.

FRANÇOIS.

Je venais te chercher.

JEAN.

Moi?... Je suis de garde à la maison,... comme toujours... Entre donc un moment.

FRANÇOIS.

Pas longtemps... Si mes frères me surprenaient.

JEAN.

Ça ne les regarde pas... Entre donc. Je ne m'amuse pas, tout seul... Et puis, toujours des tourments !

FRANÇOIS, qui entre dans l'enclos.

Ton père ne va pas mieux ?

JEAN.

Toujours pareil... Des étouffements, le soir. Le médecin défend à papa le moindre mouvement.

FRANÇOIS.

C'est malheureux tout de même de posséder une grande ferme comme la vôtre et d'être obligé pour la diriger de compter sur des domestiques... Vous avez au moins cinquante bêtes à cornes dans vos étables et le concours va se passer sans vous !... Ça promet d'être magnifique, mon cher ! Le ministre vient... Depuis deux jours, les paysans s'acharnent à empierrer les rues. La ville est pavoisée. Le foirail est tendu de guirlandes. Partout des drapeaux, des fleurs.

JEAN.

Je t'aurais volontiers accompagné. On ne se rencontre pas si souvent... Mon oncle est toujours aussi furieux contre nous ?

FRANÇOIS.

Plus que jamais ! Mon frère Jacques lui monte la tête.

JEAN.

Pourquoi ?

FRANÇOIS.

Voilà. Jacques courtise la belle Anaïs.

JEAN.

La fille de ce grippe-sous de père Croulebois ?

FRANÇOIS.

Justement. Le vieil avare est exigeant. Jacques pense que si notre père avait eu sa part de l'héritage de feu l'oncle Théodore, le père Croulebois serait plus accommodant.

JEAN.

Alors ton frère fait retomber sa déconvenue sur nous ?

FRANÇOIS.

Toujours le refrain !... Ton père a hérité seul de l'oncle Théodore... Mon père se croit frustré. Il n'en démord pas...

JEAN.

A cause de vous, nous passons dans le pays pour des capteurs d'héritage, pour des voleurs !

FRANÇOIS.

Tu sais, mon cher Jean, que je ne crois pas un mot de cette histoire... Ton père a été désigné comme seul héritier sur le testament du vieil oncle... Je ne vous en veux nullement... C'était naturel, puisque ton père, dans cette maison même, l'a assisté à ses derniers moments...

JEAN.

Quelle tristesse dans une famille, ces jalousies, ces soupçons !... Nous sommes cousins, nous nous entendrions comme deux frères et, pour échanger deux mots, nous sommes presque forcés de nous cacher... Le pire, c'est que la moitié du pays nous regarde comme des malfaiteurs... Permets ! J'entends mon père.

Il ouvre la porte de la maison et écoute.

FRANÇOIS

Je me sauve.

JEAN.

Pourquoi ? Mon père ne t'en veut pas. (A la cantonade.) Ne descends pas, papa. Le Docteur te prescrit le repos absolu... Désires-tu quelque chose ?

SCÈNE II

LES MÊMES, ROUMAGNAC.

ROUMAGNAC, de l'intérieur.

C'est bon !... Je sais ce que j'ai à faire... Je n'ai pas d'ordre à recevoir de toi.

Il parait, sur les derniers mots. Il a le chapeau sur la tête.

JEAN.

Où vas-tu ?

ROUMAGNAC, qui marche très péniblement.

Ça ne te regarde pas.

FRANÇOIS.

Bonjour, oncle Pierre.

ROUMAGNAC, bourru.

Tu es ici, toi, François ?... C'est bien extraordinaire.

FRANÇOIS.

Je me rendais au concours... Jean m'a invité à entrer.

ROUMAGNAC.

Le concours ?... Les bestiaux numérotés, enguirlandés... Pour moi, c'est loin, tout cela !

FRANÇOIS.

Comment vous portez-vous, mon oncle !

ROUMAGNAC.

Mal. (A Jean.) As-tu écrit à ton frère ?

JEAN.

Pas encore.

ROUMAGNAC.

Qu'est-ce que tu attends?... Je t'avais recommandé d'avertir Gaston que je désirais le voir... Près de quatre mois qu'il n'est venu au pays!

JEAN.

Son bureau est très absorbant.

ROUMAGNAC

Des blagues!... Il aime mieux s'amuser à Paris que de venir voir son père... On ne me fera pas croire que la Banque Falstein ne peut pas se passer de ses services pendant deux jours. Ecris-lui aujourd'hui.

JEAN, montrant la table.

Vois!... Le papier est préparé. (Roumagnac se dirige vers la porte de gauche.) Voyons, papa! ne sors pas.

ROUMAGNAC, brusque.

Laisse-moi tranquille.

JEAN.

Je vais t'accompagner.

ROUMAGNAC.

Je te le défends!

JEAN.

Quand je raconterai au Docteur...

ROUMAGNAC.

Tu m'embêtes!

Il sort par la gauche.

SCÈNE III

JEAN, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Mon pauvre cousin !... Ton père est terrible.

JEAN.

Quand il sort seul, je ne vis pas.

FRANÇOIS.

Tu redoutes un étourdissement, une suffocation?

JEAN.

A certaines heures, il souffre, c'est effrayant !... Crois-tu, dans ces moments-là, il parle d'aller se jeter à la rivière... Aussi, quand il s'en va, je tremble.

FRANÇOIS.

Il est toujours aussi rebelle à tout sentiment religieux?

JEAN.

Je n'aborde jamais ce sujet-là avec lui... Il y a quatre mois, mon frère était là, nous avons eu une grande discussion à propos d'un enterrement civil qui avait lieu dans la commune... Papa m'a invectivé de telle façon que je ne me suis plus risqué à entamer une nouvelle campagne d'apostolat. D'ailleurs, tout ce que je puis dire est contredit d'avance par mon père... Je suis pour lui un arriéré, un naïf... Gaston, lui, c'est différent !... Il est le jeune homme de son siècle... Il occupe une situation à Paris... Il a des relations... Il gagne de l'argent... Il joue à la

hausse, à la baisse... Je ne sais pas tout ce que mon père raconte à ce sujet-là... Tu sais, les affaires de bourse et moi...

FRANÇOIS.

Gaston est à la Banque Falstein ?

JEAN.

Un nom boche ! Tu l'as retenu mieux que moi. Gaston est tellement accaparé... Il n'a pas le temps de venir embrasser papa... Aussi papa commence à se fâcher... Je vais écrire tout de suite à mon frère.

Depuis un moment, Jacques a paru derrière le treillage. Il a vu son frère et il a tressailli de colère. Il se glisse jusqu'à la porte de l'enclos et entre brusquement.

SCÈNE IV

LES MÊMES, JACQUES.

JACQUES, furieux, à François.

Que fais-tu ici, polisson ?... Vaurien !

JEAN, qui tressaille.

Jacques !

FRANÇOIS, de même.

Sapristi ! mon frère !

Il court se cacher derrière la charrette.

JACQUES.

Inutile de te cacher !... Je t'ai vu... Allons ! Arrive ! Plus vite que cela !... Si tu ne veux pas que je t'allonge une volée comme tu n'en as jamais reçu de ta vie !

JEAN.

C'est moi, Jacques, qui ai fait signe à François...

JACQUES, *à son frère.*

Je t'ai défendu d'adresser la parole à ces gens-là ! de mettre les pieds dans leur maison de malheur!

FRANÇOIS.

Tu parles sans savoir, Jacques!... Ce n'est pas une raison parce que le père de ta chère Anaïs exige de toi des billets de banque...

JACQUES

Mêle-toi de ce qui te regarde, moutard !... Tu es seul de la famille à faire risette à ce monde de rien!... Viens tout de suite, entends-tu ?

JEAN.

Quand tu auras fini de nous insulter, Jacques !... Si mon grand frère Gaston était là, tu tiendrais mieux ta langue de vipère !

JACQUES, *qui hausse les épaules, à son frère.*

Déguerpis donc, toi!.. Tu ne m'as pas encore compris?... Faut-il t'emmener de force ? (*Il saisit François par l'oreille.*) Et que je ne te reprenne pas à fréquenter ces fils de bandit !

FRANÇOIS, *se débattant.*

Oh ! là là... Je viens ! Je viens... Oh ! là là... là là...

Il sort, emmené par Jacques.

SCÈNE V

JEAN.

Voilà notre réputation!... C'est affreux!... Si papa n'était pas atteint si gravement, je le presserais d'attaquer en diffamation ceux qui nous salissent... Et puis, à quoi bon?... Plus on se débat pour se justifier, plus la calomnie distille son venin... Ce qu'on raconte est faux cependant... Tout cela, ce sont des mensonges... Nous sommes d'honnêtes gens... Tâchons d'oublier... Je vais écrire à Gaston. Papa y tient... Que lui dirais-je, à mon cher frère?... Sa vie est si différente de la mienne... Ses rares missives ne sont que des dithyrambes sur les charmes et agréments du boulevard, à m'en donner l'eau à la bouche... Il s'étend avec complaisance sur les Etoiles en vogue... Au fond, mon frangin veut nous éblouir en se donnant des airs de vieux parigot... Tout de même, si je lui raconte qu'une de nos vaches a mis au monde deux veaux, la semaine dernière, il trouvera ma lettre fade... Enfin!... (Il se met en devoir d'écrire.) « Mon cher Gaston... »

Il réfléchit.

SCÈNE VI

JEAN, GASTON.

GASTON, entrant.

Bonjour!

JEAN, se levant.

Par exemple!... Quelle heureuse inspiration!... Je t'écrivais... Comme ça, ma lettre est finie... Tu ne m'embrasses pas? (Ils s'étreignent.) Tu arrives joliment à pic. Papa te réclame à corps et à cris.

GASTON.

Comment va-t-il papa?

JEAN.

Doucement.

GASTON.

J'ai prétexté la fête du pays, le concours agricole et j'ai obtenu deux jours.

JEAN.

Parfait!

GASTON.

Je monte tout de suite voir papa.

JEAN.

Papa n'est pas là.

GASTON.

Sorti?... Alors il va mieux?

JEAN.

Il est sorti malgré moi... Je lui ai proposé de l'accompagner. Il s'y est refusé... Je ne sais où il est allé.

GASTON.

Allons à sa rencontre jusqu'à la place.

JEAN.

Te rencontrer, tout à coup, sans avoir été prévenu de ta visite... Je craindrais que cela ne lui fasse du

mal. Le Docteur m'a recommandé de lui éviter les émotions.

GASTON.

C'est bon. J'attendrai... J'ai à lui apprendre une nouvelle à laquelle il sera sensible

JEAN.

Quoi donc?

GASTON.

Je suis nommé principal à la Banque Falstein.

JEAN.

Compliments!... Papa sera enchanté. Tu es toujours son chouchou... Il parle de toi toute la journée.

GASTON.

Rien de nouveau au pays?

JEAN.

Rien du tout;... on continue à nous servir les aménités que tu connais.

GASTON.

N'y a-t-il pas un moyen de faire coffrer une bonne fois ces imbéciles?

JEAN.

Il y en a trop. La moitié du village fait chorus avec l'oncle Jérôme.

GASTON.

Que l'oncle vienne donc me débiter en face ses insanités... Je lui ôterai l'envie de nous insulter, à ce bonhomme-là!

JEAN.

Dommage que tu ne sois pas arrivé cinq minutes

plus tôt... Tu aurais montré au cousin Jacques qu'on ne nous outrage pas sans riposte... Il nous a appelés : fils de bandit !

GASTON.

Canaille !... Si l'oncle Théodore nous a couchés sur son testament, à l'exclusion de son neveu Jérôme, ce n'est pas à nous qu'on doit s'en prendre... Enfin !... Je me moque de leurs cancans... A Paris, je me soucie peu de ce que peut dire l'oncle Jérôme et sa sotte progéniture.

JEAN.

Sur nos sept cousins, il y en a toujours un qui ne s'associe pas aux méchancetés de sa famille... François sort d'ici.

GASTON.

Le gosse François vient aux Fougères !... Il n'a pas peur d'attraper le choléra ?

JEAN.

Si on savait cela chez lui ?... Tout à l'heure, son frère Jacques l'a surpris justement causant avec moi... Si tu avais vu la fureur de Jacques !... Il a tiré les oreilles de son frère, à les lui décoller

SCÈNE VII

LES MÊMES, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, *qui parait au fond.*

Jean !

JEAN.

Voilà François qui revient!... Méfie-toi, François; si Jacques te surveillait...

FRANÇOIS.

Ça m'est égal!... Je n'ai que deux mots à te dire... mon frère ne m'empêchera pas... Bonjour, cousin Gaston.

GASTON, froidement.

Bonjour!

FRANÇOIS.

Je ne vous dérangerai pas longtemps... Tu te tourmentais au sujet de ton père, Jean... Tu te demandais où il allait seul... Tu peux te tranquilliser. Ton père ne se dirigeait pas vers la rivière... Je l'ai vu entrer dans l'église.

JEAN.

Papa? Tu t'es trompé.

FRANÇOIS.

Voyons! Je connais ton père... Ça m'a tellement estomaqué que j'ai franchi à sa suite les marches du péristyle... J'ai entr'ouvert le portail, et je l'ai aperçu en conversation avec M. le Curé.

JEAN.

Voilà qui est curieux!

GASTON.

Je ne reconnais plus mon père.

FRANÇOIS.

Tu vois que ton père ne songe pas à mettre fin à ses jours... C'est pour te rassurer que j'ai commis cette grosse indiscrétion, Tu ne m'en veux pas?

JEAN.

Je te remercie, au contraire.

FRANÇOIS.

Alors, bonsoir à tous les deux. Je suis en retard. Le concours va commencer sans moi...

Il sort en courant.

SCÈNE VIII

JEAN, GASTON

JEAN.

Quand je te le disais, que le petit cousin François est charmant!... Le plus sympathique des sept, sûrement!... (Silence.) Qu'as-tu donc?... Tu as l'air dans la lune.

GASTON.

Je songe à cette entrevue de papa avec le Curé... As-tu remarqué quelques changements dans les idées de notre père?...

JEAN.

Il n'a rien manifesté... Après tout, sa démarche n'est pas si extraordinaire... Evidemment, papa ne s'illusionne pas sur la gravité de son état... L'approche du moment suprême l'a peut-être fait réfléchir... sans parler de la grâce du ciel... Je n'insiste pas sur ce point-là avec toi, païen!

GASTON.

Je ne puis croire à une pareille évolution de son

intelligence,.. lui si rebelle à toute manifestation religieuse, à tout dogme.

JEAN.

Des dogmes! Mais mon cher Gaston, nous nous y soumettons tous plus ou moins, toi le premier... Tiens ! Tu t'es révolté tout à l'heure quand je t'ai dit qu'on nous traitait de bandits.

GASTON.

On se révolterait à moins.

JEAN.

Tu tiens à passer pour un honnête homme.

GASTON.

Je suppose que tu as la même prétention ?

JEAN.

Sans doute... mais l'honnêteté, ça ne s'analyse pas dans une cornue ; ça s'impose à nous sans se prouver... Te te soumets pourtant à ce sentiment, à cette loi... Tu es un esprit dogmatique, toi aussi !

GASTON.

Parlons d'autre chose... Veux-tu suivre mon exemple... Entrer avec moi à la Banque Falstein?

JEAN, qui a bondi.

Voilà une offre à laquelle je ne m'attendais guère!... Un vulgaire terrien comme moi! Ecrire des chiffres toute la journée!

GASTON.

Tu as ton brevet... L'instituteur aurait voulu que tu entrasses à l'Ecole Normale... L'idée d'habiter Paris ne te sourit pas?

JEAN.

Si. Beaucoup... mais c'est impossible. Papa avec sa santé... Il faut que je le supplée dans la direction de la ferme.

GASTON.

On louerait, on affermerait les terres... Papa viendrait vivre à Paris, avec nous...

JEAN, *avec une moue.*

Quitter « les Fougères »?... Ce serait pour lui un crève-cœur.

GASTON.

Je me charge de le raisonner... Son état de santé est préjudiciable à ses intérêts.

JEAN.

C'est vrai! Nous n'avons même pas pris part au concours, cette année.

GASTON.

Tu vois bien... L'exploitation périclite. Il s'en rend compte.

JEAN.

Pas tant que tu le crois. Je suis un peu là. N'importe !... Je serais ravi de faire connaissance avec la capitale.

SCÈNE IX

LES MÊMES, ROUMAGNAC.

Pierre Roumagnac arrive le gauche sans attirer l'attention de ses

fils... Il se trouve soudain en face de Gaston. Il pousse une exclamation et chancelle.

ROUMAGNAC.

Gaston !

GASTON, se retournant vivement.

Père !

ROUMAGNAC, qui suffoque.

Toi ?... Toi ?...

Gaston embrasse son père et le soutient.

GASTON.

J'arrive à l'instant... On me dit que tu te promènes, que tu cours les rues du village comme un jeune homme... Alors, ça va ?... Tu te portes bien à présent ?

ROUMAGNAC, péniblement.

Je suis heureux... heureux de te voir... mais la santé... Je ne vais pas... Non, je ne vais pas... Ça me tient là-dedans...

JEAN, à mi-voix.

L'émotion... Nous aurions dû nous méfier.

Il approche le fauteuil.

GASTON.

Assieds-toi... Ça va se passer... Tu ne t'attendais pas à ma visite ?... J'ai voulu te faire une surprise... Il y avait si longtemps qu'on ne s'était embrassé...

ROUMAGNAC, qui fait des efforts pour parler.

Gaston !... Gaston !...

GASTON.

Ne t'agite pas... Tu m'en diras plus long tout à

l'heure... J'ai une nouvelle à t'apprendre, qui te sera agréable... Je suis nommé *principal.*

ROUMAGNAC.

Très bien !... Félicitations !

JEAN, qui s'apprête à sortir.

Je vais chercher ta potion.

ROUMAGNAC, vivement.

Non !... Non ! Reste-là, Jean !... Je le veux !... J'ai à vous parler... Venez, tous les deux, près de moi,... tout près !... Ecoutez !... Cette maison, le Castel des « Fougères » ne nous appartient pas... Je ne devais pas en hériter... Le testament de l'oncle Théodore est un faux... C'est moi qui l'ai écrit, de ma main.

GASTON.

Tu es fatigué, père... Ton imagination s'égare.

ROUMAGNAC.

Je ne suis pas fou... Cette maison qui est là, là... Je l'ai volée !

JEAN, qui s'éloigne affolé.

Mon Dieu ! mon Dieu !

GASTON.

Chasse ces fantômes... Tu as la fièvre, père.

ROUMAGNAC, agité.

Je suis un criminel, un infâme... L'oncle Thédore voulait que son bien fût partagé également entre ses neveux... J'ai frustré mon frère !

JEAN, éperdu

C'était vrai !

GASTON.

Calme-toi ! Ces idées qui te tourmentent sont l'effet du délire... Reviens à toi, père !

ROUMAGNAC, de plus en plus agité.

Je ne suis pas fou ! Je veux restituer à Jérôme la part d'héritage qui lui est due... Je veux réparer... Entendez-vous ? réparer... Oh !... Oh !...

Il suffoque.

GASTON.

A quoi songes-tu, Jean ?... Tu vois bien que papa a besoin de secours... Dépêche-toi d'aller chercher le Docteur... oh !... Regarde, Jean... ses yeux,... ses pauvres yeux !... Père !... Parle-moi !... Père ! Père !

Il soutient son père qui expire.

JEAN, qui s'écroule en sanglotant sur la table à gauche.

Fils de bandit !

Fin du premier acte.

ACTE DEUXIÈME

La garçonnière de Gaston, à Paris... Mobilier moderne. Porte au fond ouvrant sur un vestibule. Fenêtre à droite. Cheminée à gauche. Au premier plan, à gauche, une petite table recouverte d'une nappe, et sur laquelle se trouvent les reliefs d'un goûter richement servi ; restes de volailles, foies gras, gâteaux, bouteilles de vins fins. Un élégant couteau de poche, à virole, en forme de poignard est resté piqué dans le pâté.

SCÈNE PREMIÈRE

GASTON, PÉRISSOL.

Au lever du rideau, les deux jeunes gens sont attablés. Périssol se lève le verre en main.

PÉRISSOL, gouailleur, animé par la boisson

A ta santé, bourgeois repu ! Vil exploiteur ! Accapareur ! Vampire !

GASTON, de même.

A la tienne, infâme prolétaire! communiste! anarchiste!

PÉRISSOL.

Au triomphe de la Sociale, tondeur du peuple!

GASTON.

En attendant, je préfère être dans le compartiment des tondeurs que dans celui des tondus.

PÉRISSOL.

Ton aspic était délicieux, mon cher. Je n'en reste pas moins un enragé syndicaliste.

GASTON.

Jusqu'au jour où tu auras conquis un maigre galon... Alors, à mon exemple, tu sauteras la barricade.

PÉRISSOL.

Je ne compte pas sur les galons... Comme il ne me tombera jamais sur le crâne une tuile d'une centaine de mille balles...

GASTON.

Ce sont de ces choses qui arrivent pourtant... J'en suis la preuve.

PÉRISSOL.

Si j'avais le moyen de placer cette jolie somme dans le Select-bazar où j'ai l'avantage de débiter des pelisses et des boas, je serais bientôt chef de rayon,... peut-être gendre du grand patron.

GASTON.

Tu parles d'or... Depuis que j'ai hérité, les lamas de la banque Falstein sont à mes pieds... Le Direc-

teur me serre la cuiller tous les matins... Jamais une observation !... Si je m'absente, Ploutasse est là... Au fait! Tu ne connais pas Ploutasse ?

PÉRISSOL.

Je n'ai pas cet honneur.

GASTON.

Une poire à laquelle on colle toutes les besognes embêtantes... En voilà un qui ne sera jamais chef de bureau !

PÉRISSOL.

Tu vois bien. J'ai raison d'être syndicaliste.

GASTON.

Je ne suis pas dupe de ton zèle... Tu montes la tête aux copains, avec l'espoir que le patron te fermera le bec en t'octroyant la grasse place.

PÉRISSOL.

Mon vieux, pour un Auvergnat qui n'est à Panam que depuis deux ans, tu t'es vite dessalé !... Quelle heure est-il ? (Il regarde la pendule.) Je n'ai pas hérité... Le patron me tient à l'œil pour la présence.

GASTON.

On ne fête pas tous les jours l'entrée en possession d'un héritage de cent mille battants !

PÉRISSOL.

Pour ce que j'en récolte...

GASTON.

Tu n'as pas fait fi de mon porto et de mon champagne.

PÉRISSOL, le saluant très bas.

Je te présente mes hommages, le Monsieur arrivé, le bourgeois cossu, le millionnaire en herbe !

GASTON.

N'en jette plus !

PÉRISSOL.

Banquier, tu es à la source de la fortune !... L'an prochain, tu rouleras en limousine.

GASTON.

J'accepte l'augure... Le coup de l'étrier.

Il verse à boire.

PÉRISSOL, acceptant.

Le dixième verre... Je les ai comptés... Aujourd'hui je ne serai pas à court de boniment avec le client.

GASTON, offrant le pâté, avec le couteau.

Une dernière tranche !

PÉRISSOL.

Merci ! J'en ai jusque-là... Ton coutelas me donne la chair de poule.

GASTON.

Ce mirifique poignard est un cadeau de mon frère Jean, le jour de ma fête, il y a trois ans.

PÉRISSOL.

Ton frangin n'a pas eu peur de trancher votre entente fraternelle.

GASTON.

Je lui ai donné cinq centimes.

PÉRISSOL.

Tant mieux ! L'entente cordiale est sauve. . Rendez-vous ce soir au *Moulin vert*... Ça tient ?

GASTON.

Ça tient.

Périssol sort. Gaston prend une cigarette. Au moment où il va l'allumer, Périssol reparait.

PÉRISSOL, *ému.*

Dis-donc, ton Directeur qui monte l'escalier.

GASTON.

Allons donc !

PÉRISSOL.

J'ai reconnu son feutre et son pardessus noisette. C'est le baron Falstein qui vient te voir. Je t'assure !

GASTON.

Moi qui n'ai pas paru à la Banque ce matin !... Il veut savoir ce que je deviens... Je suis dans de beaux draps !

PÉRISSOL.

Offre-lui du pâté... (*On sonne.*) Tu vois que je ne me trompais pas... Bouge pas... Je vais ouvrir la porte... Ça ne m'humilie pas de passer pour le groom d'un millionnaire.

Il sort quelques instants, revient pour introduire le baron Falstein, puis se retire.

SCÈNE II

GASTON, LE BARON FALSTEIN.

LE BARON.

Que je suis heureux de vous rencontrer, mon ami ! J'avais peur de vous manquer...

GASTON, *embarrassé.*

Je m'excuse, monsieur le Directeur... J'ai été retenu ce matin par un camarade que je n'avais pas vu depuis deux ans...

LE BARON.

Laissez-donc... Pour la besogne courante, Ploutasse est là... Je sais qu'en ce moment vos affaires personnelles vous accaparent un peu... Vous m'avez mis au courant... Une succession importante entraîne de nombreuses démarches : le notaire, l'enregistrement... Je suis venu vous voir, pensant que je causerais avec vous ici plus tranquillement que dans mon cabinet... où je suis dérangé à tout instant par le téléphone, par la clientèle... Vous savez que mon fondé de pouvoir, M. Mouchet, a dépassé la soixantaine... Il n'a plus la promptitude, la verdeur qu'exigent les méthodes modernes... Accepteriez-vous de le remplacer ?

GASTON, décontenancé.

Monsieur le Directeur, votre proposition me flatte beaucoup ; mais elle m'embarrasse... Je n'ai que deux années de Banque... Je me demande si mes connaissances sont suffisantes....

LE BARON.

Je sais, mon cher ami, ce dont vous êtes capable... Tenez ! Dans l'affaire des caoutchoucs de Montoubota, vous avez été épatant... Je n'aurais pas mieux réussi... Vous avez déployé de l'initiative, du flair.

GASTON.

Je n'ai guère fait que suivre vos instructions, monsieur le Directeur... Je m'effraie d'être appelé à prendre de ma propre autorité des décisions pouvant engager la Banque.

LE BARON.

Je dirai à M. Mouchet de vous initier petit à petit...

Il comprendra qu'à son âge, il doit se préparer un successeur.

GASTON.

Je vous suis infiniment reconnaissant, monsieur le Directeur, d'avoir pensé à moi.

LE BARON.

Il y a un point,... un point assez délicat sur lequel j'appelle votre attention... Mon conseil d'administration tient essentiellement à ce que le fondé de pouvoir du Directeur fournisse certaines garanties.

GASTON.

Un cautionnement ?

LE BARON.

Non pas. Il s'agit seulement d'être actionnaire de la Banque.

GASTON.

La condition est assez naturelle... Justement, comme je vous l'ai dit, je suis entré en possession de la succession de mon père... Je dispose de plus de cent mille francs... Cette somme serait-elle suffisante ?...

LE BARON.

Vous êtes tout à fait dans les conditions requises... Réfléchissez !... Je ne voudrais pas vous influencer... Si quelquefois vous nourrissiez d'autres projets... Je crois néanmoins que votre intérêt bien entendu est de suivre mon conseil et d'accepter le poste que je vous propose... Vous savez que nos actions rapportent 7. Et puis, comme fondé de pouvoir, vous toucherez de jolies commissions sur toutes les affaires que nous lançons.

GASTON.

Je suis à votre disposition, monsieur le Directeur... Dès maintenant, je m'appliquerai à me mettre au courant des questions contentieuses qui peuvent être soulevées.

LE BARON.

Vous avez un frère, je crois ?

GASTON.

Oui, monsieur le Directeur.

LE BARON.

Est-il à Paris? Je désire beaucoup le connaître.

GASTON.

Mon frère Jean est resté au pays. Avec la part d'héritage qui lui revenait, son tuteur a racheté le domaine des Fougères qu'habitait notre père... J'ai été surpris que Jean ait pris ce parti... Il m'avait plusieurs fois manifesté le désir de venir me rejoindre à Paris...

LE BARON.

Votre exemple lui inspirera peut-être des regrets... Le jour où vos lauriers le tenteront, il sera toujours à même de réaliser son domaine... Les terres se vendent bien là-bas ?

GASTON.

Je crois qu'en effet, s'il voulait se débarrasser des Fougères, les amateurs ne manqueraient pas.

LE BARON.

Quand vous lui écrirez, dites-lui de ma part qu'il y a une place pour lui aussi à la Banque.

GASTON.

Vous consentiriez?...

LE BARON.

On a songé à lui pour l'Ecole Normale, m'avez-vous dit!... Il ne vous est pas inférieur comme intelligence... Il n'a qu'un mot à m'envoyer... S'il veut doubler, peut-être décupler son avoir...

On sonne.

GASTON.

Vous permettez, monsieur le Directeur?

LE BARON.

Ne vous gênez donc pas avec moi, mon ami.

Gaston sort un instant.

SCÈNE III

LES MÊMES, JEAN.

On entend des exclamations dans l'antichambre. Gaston rentre avec Jean.

GASTON.

La bonne surprise! Tu arrives à propos. Entre donc, mon cher Jean... Monsieur le Directeur, voici justement mon frère.

JEAN, intimidé.

Monsieur...

LE BARON, la main tendue.

J'avais grande envie de faire votre connaissance,

mon ami... Je suis le baron Falstein, le Directeur de la Banque où votre frère est employé... Nous parlions de vous à l'instant, de votre avenir... Mais je ne veux pas aborder cette question maintenant... Vous ne vous êtes pas vus depuis longtemps, je crois. Je m'en voudrais de troubler par ma présence vos épanchements fraternels.

JEAN.

Je suis très touché, monsieur le Directeur, de l'intérêt que vous voulez bien me porter.

GASTON.

Crois-tu, Jean ? M. le Directeur me propose d'être son fondé de pouvoir... Si tu veux, toi aussi, entrer à la Banque, M. le Directeur promet de t'y créer une situation.

JEAN.

Monsieur, j'ai racheté le domaine de mon père... Je me consacre en ce moment à son exploitation. . J'ignore encore l'avenir qui m'attend, mais quoi qu'il arrive, je n'oublierai pas votre bienveillant accueil et peut-être un jour me recommanderai-je à votre bonté.

LE BARON.

Vouloir continuer les anciennes traditions de famille, c'est un sentiment louable, mon cher enfant... Mais un esprit fin, délié comme vous peut-il consentir à se calfeutrer éternellement, à vivre étranger au mouvement intellectuel, artistique de son pays ? .. Ce n'est qu'à Paris que l'on peut satisfaire ce besoin de sensations nouvelles, de visions artistiques dont s'enorgueillit le monde moderne... Pour participer à ce rayonnement, me direz-vous, il faut de l'argent,

beaucoup d'argent?... Mais à vous deux, jeunes gens, vous voilà à la tête d'un avoir qui peut, si vous le voulez, devenir une fortune... Je n'insiste pas... Je vous parle uniquement dans votre intérêt, mes amis... Je ne demande qu'à vous faire partager, Jean, la sympathie que j'éprouve pour votre frère... Gaston, je ne veux pas vous voir à la Banque aujourd'hui.

GASTON.

Monsieur, la situation de la Cie des phosphates du Guayaquil...

LE BARON.

Ne vous tourmentez pas, mon ami, Ploutasse est là.

Il sort.

SCÈNE IV

GASTON, JEAN.

GASTON.

Eh bien?... Tu marches?

JEAN.

La proposition me sourit assez... Avant de parler affaires, on pourrait s'embrasser : six mois qu'on ne s'est vu !

GASTON, l'embrassant.

Cher petit Jean!... On ne s'est pas revu depuis que nous avons conduit notre pauvre père à sa dernière

demeure. (Silence un peu gêné.) Tu as une mine de prospérité !

JEAN.

Rien comme l'air de nos montagnes pour vous conserver le teint frais... Si j'entre à la Banque, mes belles couleurs...

GASTON.

Tu as peut-être faim ?

JEAN.

J'ai déjeuné dans le train avec du saucisson.

GASTON, montrant la table.

Mange comme chez toi.

JEAN, prenant place à la table.

On ne se prive de rien ici... Foie gras... Crûs variés.

GASTON.

J'ai reçu un copain tantôt...

JEAN.

Je vais faire honneur à vos reliefs.

GASTON.

Coupe-toi une tranche.

JEAN.

Je reconnais ce couteau.

GASTON.

Il te rappelle le passé... Un temps que je ne regrette guère, pour ma part.

Il verse à boire à son frère.

JEAN.

Moi, je sens bien que si jamais je me décidais à

vivre à Paris, je laisserais la moitié de mon cœur dans nos montagnes. (Il boit.) Ça, c'est du bon.

GASTON.

Du porto.

JEAN.

On n'en buvait pas souvent aux Fougères.

GASTON.

Ici, on en boit tant qu'on en veut, quelquefois trop... Le camarade tout à l'heure est parti avec un plumet !... Lâche donc tes vaches et tes cochons... Profite de la proposition du baron.

JEAN.

Ton Directeur est charmant... Je me le figurais un type de fonctionnaire guindé, poseur.

GASTON.

Une crème, le baron Falstein !... Tu l'as entendu, je suis sa créature... Je vais être son bras droit... Je place tout mon avoir en actions de la Banque,... 7 %, mon cher !... Tu vois d'ici, le pactole qui m'attend.

JEAN.

Je n'oserai plus t'adresser la parole.

GASTON.

Va voir le baron demain... Puisque tu as fait le voyage de Paris, autant t'arranger avec lui tout de suite.

JEAN.

Un peu tôt encore.

GASTON.

Qu'est-ce que tu attends ?... Je me demande pourquoi tu t'es entêté à racheter le domaine des « Fou-

gères »... Si tu avais réalisé comme moi ta part de la succession, tu serais libre d'agir à ta guise... Tu t'es attaché un fil à la patte...

JEAN.

Tu n'as pas compris mon idée, en rachetant les Fougères ?

GASTON.

Ma foi, non.

JEAN.

J'ai vu là un moyen simple de nous mettre en règle avec notre conscience.

GASTON.

Je m'explique mal ce que notre conscience peut avoir à faire avec nos projets d'avenir.

JEAN.

Tu ne saisis pas ?... Le domaine des Fougères représente assez exactement la part qu'aurait dû toucher le frère de papa sur la succession de l'oncle Théodore... Comment restituer ce domaine sans provoquer un scandale ?... Je me le suis fait attribuer avec la pensée qu'il me serait facile ensuite de le céder à l'oncle Jérôme... Nous partagerons en frères le reste de l'héritage qui t'est échu légalement.

GASTON.

Quelle histoire me racontes-tu là ?

JEAN.

Voyons, Gaston !... Tu n'as pas oublié l'aveu que nous a fait notre père, au moment où il est tombé dans nos bras...

GASTON.

Ne réveille pas ces pénibles souvenirs.

JEAN.

Cette révélation nous impose à tous deux un devoir... Nous ne pouvons nous y soustraire... Il nous faut désintéresser l'oncle Jérôme... Je suis venu à Paris pour régler avec toi cette grave question.

GASTON.

Tu es fou !

JEAN.

Le testament de l'oncle Théodore est un faux. Notre père a clairement exprimé son intention de restituer à son frère le bien dont il l'a frustré... Rappelle-toi. Papa a insisté : « Je veux réparer »... Notre père n'est plus : ce soin nous incombe maintenant.

GASTON.

Nous sommes seuls à connaître ce secret... Nous ne le divulguerons pas... L'honneur de notre père est en jeu.

JEAN.

C'est pour que sa mémoire ne soit pas atteinte qu'il fallait laisser la liquidation de l'héritage paternel suivre son cours... Nous sommes maintenant maîtres de restituer à son légitime propriétaire un bien sur lequel nous n'avons aucun droit.

GASTON.

Nous sommes l'un et l'autre en possession de notre part. Les cent mille francs dont j'ai hérité me sont indispensables pour donner satisfaction au Directeur de la Banque Falstein en raison de la situation importante qui va m'être confiée... Cette somme m'appartient et je n'en abandonnerai pas un centime au profit de qui que ce soit!

JEAN, après un silence, très simple.

Le sacrifice est dur sans doute... Mais que veux-tu, Gaston ?... Quand le devoir est là, il n'y a pas à hésiter.

GASTON.

Il faudrait être le dernier des imbéciles pour se dépouiller d'un avoir recueilli légalement...

JEAN.

Souviens-toi... Notre mère disait : Je souffrirais beaucoup de vous savoir pauvres ; mais si vous deviez devenir riches d'une fortune acquise par des moyens déshonnêtes, je ne m'en consolerais pas.

GASTON.

Notre pauvre mère était imbue de préjugés aujourd'hui caduques... Le monde a tourné depuis.

JEAN.

Crois-tu que la morale change avec les temps, avec les Gouvernements ?... Certes ! Notre père se flattait d'être de son époque... Cependant, quand il a senti sa fin prochaine, il s'est dit sans doute que, dans le cœur de l'homme, il y a tout de même autre chose que l'instinct du léopard à l'affût de la proie qui passera à portée de sa griffe... Ce remords, en face du trépas, quel hommage aux enseignements de notre mère !

GASTON.

Le mal qui minait notre père lui avait affaibli l'intelligence.

JEAN.

Je crois, moi, qu'au moment de mourir, notre père a eu l'intuition d'un principe supérieur auquel la raison humaine doit se soumettre.

GASTON.

Quoi qu'il en soit, je ne compromettrai pas mon avenir pour une question de vague sentimentalité...

JEAN.

Alors, la conscience... le devoir, ces mots n'ont plus de sens pour toi, Gaston ?... Du moins tu ne peux nier la volonté nettement exprimée par notre père... Tu respecteras son vœu suprême. Tu aimais bien papa... Vos idées étaient pareilles. Il te témoignait une particulière affection, de préférence à moi qu'il considérait un peu comme un simple . Voyons, Gaston, cherchons ensemble le moyen de régler cette affaire sans bruit...

GASTON.

Ne me parle plus de cette proposition qui n'a pu germer que dans un cerveau déséquilibré.

JEAN.

Il faut liquider ce passé, Gaston... Je te le répète, je ne suis venu à Paris que pour cela.

GASTON.

Si tel était le seul but de ton voyage, tu pouvais rester dans ton patelin de fossiles !

JEAN, suppliant.

Tout se passera dans le silence. Je te le jure ! .. Nous pouvons parler, à cœur ouvert, à mon oncle Jérôme... Il saura garder un secret dont la divulgation atteindrait le nom qu'il porte comme nous.

GASTON.

En voilà assez !... Laisse cette histoire... Oublie-la. Parlons d'autres choses.

JEAN.

Tu refuses, Gaston, de t'associer à cette réparation ?

GASTON.

Absolument !

JEAN.

J'irai seul trouver l'oncle Jérôme.

GASTON.

Tu ne feras pas cela !

JEAN.

Je lui confierai la faute et le repentir de mon père...

GASTON.

Je te le défends !

JEAN.

Sa volonté de réparer...

GASTON.

Après tout, si le cœur t'en dit, livre-toi à des libéralités avec la part d'héritage qui t'a été attribuée.. Mais ne compte pas sur la mienne pour t'aider à libérer tes scrupules.

JEAN.

Tu accepterais que je prenne seul à mon compte la dette de notre père ?... Tu prétends à ton tour me frustrer ?

GASTON.

Tu trouverais naturel d'être généreux avec l'argent des autres ?

JEAN.

Il n'est pas question de générosité... Il s'agit d'un acte de réparation, de justice.

GASTON.

Ruine-toi pour ces grands mots, c'est ton affaire ! Mais ne viens pas, après cela, implorer mon secours ou ma protection... Inutile de faire une demande pour entrer à la Banque Falstein. Tu n'as plus le sou... Je ne veux plus de toi comme collègue... Ta présence me serait plutôt préjudiciable.

JEAN, après un silence, avec une émotion contenue.

Ecoute, Gaston... Je me suis employé de mon mieux pour liquider entre nous et avec l'oncle Jérôme cette lamentable affaire dans le silence et dans la dignité.. Ton attitude m'oblige à agir légalement, au grand jour... Tu veux le scandale. Tu seras servi !

GASTON.

Que prétends-tu faire ?

JEAN.

Tu n'as pas oublié les outrages, les insultes que là-bas, au pays, on nous jette à la face... On saura demain que ces outrages, ces insultes sont justifiés, que tout ce qu'on a colporté était vrai... Gaston et Jean Roumagnac sont des fils de bandit !

GASTON, qui se jette sur lui.

Misérable !

JEAN, se dérobant.

Tu ne me fais pas peur !

GASTON.

Il y a trois ans, à l'époque des semailles, tu m'as tenu tête, un jour... Rappelle-toi... J'ai bien su te faire plier.

JEAN.

Depuis ce temps-là, nous avons changé l'un et l'au-

tre... (Relevant ses manches.) Regarde ! Le rude travail des champs m'a donné des bras de fer.. Tandis que toi... si j'en juge par ta mine, tes biceps ne se sont pas musclés, au contact de la vie parisienne !

GASTON.

Tu ne te railleras pas de moi plus longtemps, avorton !

Il saisit sur la table le couteau-poignard.

JEAN.

Mon cadeau de fête !... (Se mettant sur la défensive.) Je t'attends, Caïn ! Fils de bandit et assassin ! Ton brillant avenir se dessine. (Gaston se précipite sur son frère. Jean détourne le couteau en saisissant le bras de Gaston, qu'il empoigne à bras le corps. Tous deux roulent à terre.) Lâche ! Lâche ! (Il se redresse soudain, brandissant le couteau dont il a désarmé son frère. Il met un genou sur la poitrine de Gaston. Le menaçant.) C'est Abel qui est vainqueur !... Bouge, maintenant ou tu es mort !

GASTON, dans une rage impuissante.

Traître ! Monstre ! Tu ruines, tu déshonores la famille !

JEAN, qui le domine toujours.

L'honneur, ce n'est pas du tout ce qu'on peut dire ou ne pas dire de nous au pays !... L'honneur, ça se trouve là, au fond de soi, dans le cœur !... C'est une voix qui crie : « Fais ce que dois, advienne que pourra ! » La dette de notre père ne restera pas enfouie dans sa tombe, je te le jure !

Il jette au loin le couteau et sort précipitamment.

GASTON, se relevant à demi avec peine et montrant le poing vers le fond.

Vengeance ! Vengeance !

Fin du deuxième acte.

ACTE TROISIÈME

Chez Jérôme Roumagnac. Intérieur de ferme. A gauche, en pan coupé, porte s'ouvrant en deux parties et donnant sur la cour et les champs. Le fond est occupé par une grande armoire, à droite de laquelle une fenêtre permet de voir se profiler la grange et l'étable. Grande cheminée à droite ; porte intérieure au premier plan. A gauche, une table, et du même côté au premier plan, un billot.

SCÈNE PREMIÈRE

JÉROME ROUMAGNAC, FRANÇOIS.

François, en tenue de paysan, affûte une faux avec un marteau sur le billot, à gauche ; Jérôme Roumagnac, en blouse également, est au fond près de la fenêtre. Il regarde les moissonneurs qui ramènent un char à la grange. On entend le grincement des roues, des voix jeunes qui excitent les hœufs attelés, des coups de fouet.

JÉRÔME, à la cantonade.

Hardi, les gars !... Du nerf, bon sang! De l'énergie !... Le rouge ne tire pas... Hue donc, feignant !... Tape dur, Lucien !... Pique-lui les flancs !... Attention, Michel ! La charge penche... Soutiens à gauche... Soutenez donc à gauche, million de tonnerres !.. (Bruit du char qui rentre.) Allons donc !... Bravo, les gars !

FRANÇOIS, s'est arrêté de son travail pour regarder, lui aussi; applaudissant.

Bravo !... (A son père.) J'ai cru que le char versait dans la mare.

JÉRÔME.

Ils chargent trop !... Depuis ce matin je m'égosille à le leur répéter... C'est comme si je dansais la bourrée sur l'air de *Frère Jacques*.

FRANÇOIS.

Ils sont pressés d'en finir.

JÉRÔME.

Que le soleil nous sourie huit jours, et la moisson sera toute rentrée... Pour une fois, on pourra dire que la récolte est satisfaisante.

FRANÇOIS.

Pas dommage !... Depuis deux ans au moins, la chance nous tourne le dos... Quand la gelée n'arrête pas la sève, la pluie couche les blés.

JÉRÔME.

Le bon Saint Médard nous a favorisés cette année.

FRANÇOIS.

Je n'ai pas vu Jacques dans les champs ce matin.. Tu l'avais chargé de commissions pour la ville?

JÉRÔME.

Gros malin ! Ne fais pas le baudet pour avoir du pain... Quand ton frère Jacques est absent, on sait où aller le chercher.

FRANÇOIS.

Chez les Croulebois, tu veux dire.

JÉRÔME.

Bien sûr, auprès de sa chère Anaïs... L'embêtant c'est que le père est dur à la détente.

FRANÇOIS.

Le bonhomme se fait prier pour lâcher sa progéniture?... Anaïs est une belle fille... Mais dans son genre, Jacques lui rendrait encore des points.

JÉRÔME.

Quand la question galette s'en mêle... Croulebois donne en dot à sa fille 10 hectares de champs... Il estime que de notre côté...

FRANÇOIS.

Jacques apporte ses bras... Des travailleurs comme lui, ça ne se rencontre pas à la douzaine.

JÉRÔME.

Le père Croulebois a fourré dans sa caboche d'Auvergnat que son gendre devait mettre dans la corbeille le prix d'une moissonneuse.

FRANÇOIS.

Ils achèteront la machine l'an prochain, sur leurs économies.

JÉRÔME.

Trente mille battants... C'est une bagatelle pour lui qui n'a qu'une fille unique... J'ai sept fils... Pour en donner autant à chacun de vous, faudrait que je sois le marquis de Carabas.

FRANÇOIS.

S'ils s'accordent tous les deux, ils se marieront bien malgré le père.

JÉRÔME.

Tu ne connais pas cette cervelle de vieux paysan avare... Il se flatte de chérir sa fille... Mais je crois bien qu'entre elle et un sac d'écus...

FRANÇOIS.

Voilà Jacques !... On va connaître le résultat de sa démarche.

SCÈNE II

LES MÊMES, JACQUES.

Jacques entre sombre et va s'asseoir silencieux à droite ; son père et son frère l'observent.

JÉRÔME, qui s'approche de lui.

Eh bien?... Il y a du nouveau ?

JACQUES.

Laissez-moi !

JÉRÔME.

Ça ne marche pas ?... Croulebois a toujours des exigences ?

JACQUES.

Il veut trente mille comptant... Autrement, rien de fait.

JÉRÔME.

Ce n'est pas sérieux?... Un gars comme toi !.. Solide, dur à la peine... Ça vaut de l'or!

JACQUES.

Il dit : je donne des terres à ma fille ; c'est bien le moins que mon gendre apporte les instruments d'exploitation.

JÉRÔME.

La première année, vous louerez les machines... Plus tard, quand vous aurez économisé...

JACQUES.

Pas moyen de faire entendre raison à ce vieil entêté !

FRANÇOIS.

Avance la somme nécessaire à Jacques, père... Il te remboursera peu à peu.

JÉRÔME.

Vous êtes sept. Je ne peux pas risquer de dépouiller les uns pour les autres... Je suis pour la justice.

FRANÇOIS.

Tu peux disposer de ma part, Jacques.

JACQUES.

Viens, petit frère? Que je t'embrasse pour ce mot-là... Moi, votre aîné à tous, accepter pareil sacrifice, jamais ! jamais !

JÉRÔME.

Anaïs ! Que dit-elle?

JACQUES.

Elle pleure. Alors son père la rabroue... Si je dois être cause de dissentiments dans la famille, je préfère rompre tout de suite

JÉRÔME.

Mon pauvre grand !

JACQUES.

Quand je pense que cette question d'argent serait réglée sans difficulté, si l'héritage de l'oncle Théodore ne nous avait pas été volé!

FRANÇOIS.

Ne reviens pas sur cette triste histoire, Jacques; mon oncle Pierre est mort : paix à son âme!

JÉRÔME, d'une voix sourde.

Mon malheureux frère ! Je ne voudrais pas partir comme lui pour l'autre monde, avec un poids aussi lourd sur la conscience.

FRANÇOIS.

Voyons, père ! Toi aussi, tu tiens à remuer ce passé?... Nous n'avons aucune preuve. Pourquoi s'acharner après la mémoire de l'oncle Pierre?

JACQUES.

Nos deux cousins jouissent aujourd'hui tranquillement de la fortune indûment acquise par leur père !... Le petit Jean a racheté les Fougères, paraît-il... Ce castel que l'oncle Théodore te destinait, père, va être habité par ton gredin de neveu qui continuera à nous narguer.

FRANÇOIS.

Ne dis pas de mal de Jean !... Je le connais... Jean est un cœur exquis.

JACQUES, ironique.

Bonne tête, va !... Tu refuses de croire au mal. L'âge te changera. (Farouche.) Si je n'épouse pas Anaïs à cause de cette bande de filous, je me sens capable de tout !... Si je rencontre l'un d'eux au détour d'un sentier, je l'abats comme un chien !

FRANÇOIS, effrayé.

Jacques !

JÉRÔME.

Calme-toi, mon bon... La colère est mauvaise conseillère... Va rejoindre tes frères... Rien comme le labeur des champs pour refréner nos pervers instincts... La récolte promet. Encore deux saisons pareilles à celle-ci, notre bien s'arrondira... Il ne faut jamais désespérer... Si Anaïs t'aime vraiment, elle attendra... Le père Croulebois finira par se laisser fléchir... Et puis, il n'est pas éternel. . Le bon Dieu arrange quelquefois les choses plus vite qu'on ne pense.

JACQUES.

Tu en parles à ton aise, le père !... Je vois bien que nos projets ne se réaliseront pas... C'était trop beau !... Mes cousins, je les hais !... Comme je haïssais leur père... Ils seront cause du malheur de ma vie... Les canailles !

Il sort.

SCÈNE III

JÉROME, FRANÇOIS.

JÉRÔME.

Pauvre Jacques ! Comme il souffre !

FRANÇOIS.

Comme cette jeune fille lui tient au cœur ! Sa passion le rend injuste.

JÉRÔME.

Non, petit, non !... Il m'en coûte de blesser ta candeur ; mais, quand on a connu, comme moi, le grand oncle Théodore, on ne peut admettre que dans son cerveau ait jamais pu germer la pensée de déshériter un de ses neveux... Je me rappelle encore ce propos qu'il m'a tenu, un mois peut-être avant sa mort : Vous tenez tous les deux la même place dans mon cœur... Je ne veux pas qu'après moi, il y ait de jalousie entre vous... Pierre avait son idée quand il s'est installé au chevet de l'oncle, soi-disant pour lui prodiguer ses soins... Bon apôtre !... Pour moi, le testament n'a pas été écrit par l'oncle... L'écriture a été imitée... J'ai été une bête de ne pas attaquer à cette époque ; j'ai obéi à un sentiment de timidité, de délicatesse... Je ne pouvais pas croire que mon frère pût être capable d'une pareille action... Et puis, la peur du scandale... Le misérable ! Par moment, je suis comme Jacques : je vois rouge !

FRANÇOIS.

Je t'en prie, père... Tu te fais du mal, à ruminer ces vieilles histoires.

JÉRÔME.

Tu as raison, p'tiot. J'ai tort. (Regardant la plaine, à gauche.) Tiens ! voilà ce qui me réconforte !... C'est de vous voir tous les sept, mes sept fils! là, au travail, vigoureux et sains... Vous représentez la bonne vie familiale, honnête du temps passé... Que de gens, aujourd'hui, pour s'enrichir, paraître, s'amuser, ne reculent devant aucune vilenie, édifient sans scrupule leur fortune sur des ruines et des cadavres... Vous n'êtes pas de ce monde-là, vous autres !.. Votre vue me réconcilie avec l'existence... Je vais donner un coup de main à tes frères... Reste-là, toi. Tu garderas la maison en achevant ta besogne.

Il sort.

SCÈNE IV

FRANÇOIS, puis JEAN.

FRANÇOIS, seul, qui a repris sa faux, pour l'aiguiser, après un silence.

Papa et Jacques ont beau accuser... Je suis sûr que leurs soupçons ne sont pas fondés... Les Roumagnac sont tous d'honnêtes gens... Le père de Jean ne peut pas être un criminel...

Il continue son travail.

JEAN, paraissant à la fenêtre de droite, et regardant avec précaution.

François !

FRANÇOIS, qui tressaille et se retourne.

Toi, Jean?... C'est moi que tu viens voir?

JEAN.

Mon oncle est-il là?

FRANÇOIS.

Papa est sorti, Dieu merci!... parce que je ne sais pas comment il t'accueillerait... A l'instant, toi et ton frère vous étiez sur le tapis... Les préventions de mon père ne sont pas calmées, au contraire!

JEAN.

J'ai absolument besoin de parler à mon oncle Jérôme.

Il disparaît, pour rentrer par la porte de gauche.

FRANÇOIS, tremblant.

Mon Dieu! Si Jacques rentrait et qu'il le surprît ici!... C'est imprudent à toi de pénétrer dans notre maison, mon cher Jean... Si tu savais à quel point Jacques surtout vous en veut... Son mariage va peut-être se rompre, faute d'argent... Il s'imagine que l'héritage de l'oncle Théodore aurait permis à notre père de répondre aux exigences du père Croulebois.. Alors, c'est sur vous qu'il fait retomber sa déconvenue... Tu vois, il ne faut pas rester ici... Si tu as quelque chose à communiquer à papa, écris-lui.

JEAN.

J'ai des raisons pour ne pas écrire.

FRANÇOIS.

Charge-moi de la commission.

JEAN.

Ecoute, François: si je me suis décidé à franchir

cette porte, c'est que j'ai à entretenir mon oncle de choses graves... Tu m'as toujours témoigné de l'affection, mon cher François, tu m'as conservé toute ton estime... Eh bien! au nom de cette estime, je te demande de ne pas m'interroger... Tu m'as dit souvent qu'il n'y a pas d'homme plus loyal, plus droit, plus juste que ton père...

FRANÇOIS.

C'est la pure vérité.

JEAN.

Alors, qu'ai-je à redouter en l'abordant? Je suis sûr qu'il me comprendra. Je vais l'attendre.

FRANÇOIS.

Je ne sais quand il rentrera. Il est allé rejoindre mes frères dans les champs...

JEAN, *qui a jeté un coup d'œil sur la porte*

Mais n'est-ce pas lui que je vois là-bas?

FRANÇOIS.

En effet!... Papa revient déjà!... Il tient à la main un journal déployé... qu'il agite comme un drapeau!... Quelque nouvelle sensationnelle probablement!... Le Ministère serait-il renversé?... Il serait préférable que je prépare papa à ta visite... (*Jean résiste un peu.*) Si! Si!... Entre un instant dans cette pièce.

Il presse Jean vers la porte à droite.

JEAN.

Est-ce bien nécessaire?

FRANÇOIS.

J'y tiens! Papa est si monté.

JEAN.

Ne sois pas long.

FRANÇOIS.

Compte sur moi.

Jean sort à droite.

SCÈNE V

FRANÇOIS, JÉROME.

JÉRÔME, qui brandit un journal.

François! Mon François mignon!... T'ai-je assez souvent répété le vieil adage : « Bien mal acquis ne profite jamais!... » Voilà qui justifie une fois de plus le proverbe... Je ne me trompe pas? Ton cousin Gaston est bien employé à la Banque Falstein?

FRANÇOIS.

Sûrement!... La Receveuse des Postes m'a dit l'autre jour qu'il y occupe une situation très élevée.

JÉRÔME.

Dans le lac, la brillante situation!... Le baron Falstein est en fuite, il laisse un passif de plus d'un million.

FRANÇOIS.

Mon Dieu!

JÉRÔME.

Voilà notre revanche!... Le beau Gaston ne reviendra plus au pays, comme l'an dernier, pour se pava-

ner à notre barbe, en complet dernier cri, sur le Cours de la Liberté!

FRANÇOIS.

Gaston est prétentieux, c'est vrai... Son frère ne lui ressemble pas du tout... Jean a un caractère charmant, simple, ouvert...

JÉRÔME.

Ne t'emballe pas, pour ce blanc-bec, qui a conservé les Fougères, histoire de nous éclabousser.

FRANÇOIS.

Pourquoi incriminer les intentions de Jean? .. Si tu le connaissais mieux, tu changerais certainement d'avis à son sujet.

JÉRÔME.

Nous ne devons pas connaître ces gens-là... J'espère que tu ne fréquentes pas tes cousins... Je t'ai défendu de les voir... Si je savais que tu me désobéis...

FRANÇOIS.

Je ne vais jamais chez Jean... Seulement quelquefois, on se rencontre...

JÉRÔME, brusquement.

On lui tourne le dos!

FRANÇOIS.

J'ai appris ainsi qu'il avait quelque chose à te demander.

JÉRÔME.

A moi? Jean? Quand l'as-tu vu? Quand t'a-t-il dit cela?

FRANÇOIS, embarrassé.

Tout à l'heure... Il tient absolument à te parler...

Tu ne refuseras pas de l'entendre... Reçois-le cinq minutes... Il est très sympathique, je t'assure.

JÉRÔME, après réflexion et avec un rire ironique.

Jean veut me voir!... Je comprends... Le gredin! Cette visite a sans doute quelque rapport avec la débâcle dont il est question dans ce journal... Je devine un peu ce qui l'amène, le sympathique Jean!... Les affaires de son frère, les siennes aussi peut-être sont compromises... Et maintenant on a recours à l'oncle Jérôme... Qu'il vienne!... Je ne suis pas fâché de le voir maintenant... Je vais vider mon sac sur sa tête.

JEAN, suppliant.

Non, papa!... Ne le brusque pas avant de l'avoir entendu... Il a à te parler en particulier. C'est un secret. Il ne veut même pas que je sois présent... Je puis le prévenir, n'est-ce pas?... Tu consens?

JÉRÔME.

Comment?... Où est-il donc?

FRANÇOIS.

Là... Il attend.

JÉRÔME.

Chez moi?

FRANÇOIS.

Ne le gronde pas pour cela... C'est moi qui lui ai dit d'entrer. (Il va ouvrir la porte intérieure.) Viens, Jean! (A son père, en lui sautant au cou.) Sois généreux, papa!

Il sort.

SCÈNE VI

JÉROME, JEAN.

JÉRÔME.

Tu ne manques pas d'aplomb, galopin!

JEAN, timidement.

Mon oncle...

JÉRÔME.

C'est bon! Je devine ce qui t'amène... La fortune vous tourne le dos à présent... Tout se paye ici-bas... Les fautes du père retombent sur les fils... L'heure de l'expiation a sonné... La tache originelle, toujours!... On s'insurge contre cette loi... On veut douter d'elle... Les événements se chargent parfois de vous ouvrir les yeux.

JEAN.

Je ne comprends pas le sens de vos paroles, mon oncle.

JÉRÔME.

Tu viens parce que tu as besoin de moi.

JEAN.

Je n'ai pas confié à François le motif de ma visite... Il l'a peut-être mal interprétée. Je ne viens pas en solliciteur, mon oncle.

JÉRÔME.

Ne cherche pas à m'abuser... Ce journal est assez explicite.

JEAN.

Je ne lis pas les journaux.

JÉRÔME.

Voyons! Tu n'es pas au courant?

JEAN.

De quoi, mon oncle?

JÉRÔME.

Tu ne viens pas me demander une aide pécuniaire?

JEAN.

Rien de semblable!... Mon oncle, j'ai un poids lourd sur le cœur... Je suis très malheureux... Je ne sais comment vous expliquer... Ne me repoussez pas... J'ai besoin d'être encouragé.

JÉRÔME.

Cette émotion n'est pas jouée, bien sûr?

JEAN.

Mon oncle,... gardez pour vous seul ce que je vais vous dire... Que c'est dur!... Que c'est affreux!... Mon Dieu! Mon Dieu!

Il tombe à genoux.

JÉRÔME.

Voyons! Que signifient ces manières-là?... Ne tremble pas comme ça... Calme-toi. Je ne suis pas croquemitaine... Lève-toi, mon petit gas... Viens t'asseoir là, à côté de moi.

JEAN, qui s'est assis près de son oncle, d'une voix blanche.

Le jour de sa mort, mon père nous a appelés près de lui, mon frère et moi. Il nous a dit que le testament de l'oncle Théodore était un faux,... que lui-même, de sa propre main...

JÉRÔME.

C'est bon! J'ai compris. N'en dis pas plus long! Enfin! Quel bien tu me fais!... La vérité éclate!... Tu ne peux t'imaginer le combat terrible qui se livrait en moi... Je voulais douter, malgré ma conviction, malgré l'évidence!... Alors, Pierre a reconnu sa faute?... Comme l'aveu a dû lui être dur! Lui si orgueilleux!... N'importe! C'est beau! C'est grand!... Dieu est puissant!

JEAN.

Mon père nous a clairement exprimé sa volonté de réparer le tort qu'il vous avait causé... S'il avait vécu, il vous aurait remis en possession de la part d'héritage à laquelle vous deviez avoir droit sur la succession de l'oncle Théodore... Je viens donc, au nom de mon père, m'acquitter de cette dette d'honneur.

JÉRÔME, ému.

Jean!... Jean!... Regarde-moi,... en face!... Ces yeux-là, je les reconnais... Ces yeux candides et francs, ce sont ceux des Roumagnac... Tu es bien de la famille, de notre race loyale, honnête, de père en fils... Mon malheureux frere a été victime de l'ambiance... Il a subi l'influence d'une époque dans laquelle le succès et la fortune justifient toutes les habiletés... Mais ce n'était qu'une défaillance passagère... La notion du devoir s'est réveillée dans son cœur, au bord de la tombe... Jean, ta révélation me comble de joie... Peu m'importent les moyens que tu projettes pour me désintéresser... J'abandonne tout à ta discrétion.

JEAN.

Je suis trop jeune encore pour disposer librement

du castel des Fougères qui constitue ma part de l'héritage paternel... Mais désormais, oncle Jérôme, vous ferez valoir à votre profit, comme vous l'entendrez, les terres de ce domaine. Lorsque j'aurai atteint ma majorité, je vous mettrai légalement en possession de ce bien qui vous appartient.

JÉRÔME, lui ouvrant les bras.

Embrasse-moi!... Que te reste-t-il pour vivre?

JEAN.

Mon travail.

JÉRÔME.

Tu n'en es pas là?... Le reste de l'héritage de ton père doit représenter une somme assez coquette dont la moitié te revient.

JEAN.

Ces terres ont été vendues et Gaston a été mis en possession du produit de la vente.

JÉRÔME.

Il partagera avec toi.

JEAN, après un silence.

J'ai eu à ce sujet une vive discussion avec mon frère,.. qui ne voit pas les choses comme moi...

JÉRÔME.

Gaston conserverait sa part intacte?... Toi seul te dépouillerait? Une pareille injustice...

JEAN.

N'insistez pas, mon oncle, je vous en prie. . L'intransigeance de mon frère me plaçait entre le scandale et la ruine... J'ai longtemps combattu avec moi-même... Enfin, j'ai choisi la ruine... Gaston ou-

vrira peut-être les yeux, un jour... La notion du devoir lui reviendra comme elle s'est réveillée au cœur de mon père... En attendant, il a placé ses fonds dans la Banque où il est employé (Tressaillement de Jérôme.) Oh! je ne l'envie pas... Ma pauvre mère nous disait...

JÉRÔME.

L'avoir de ton frère est tout entier dans la Banque Falstein ?

JEAN.

C'était l'ambition de Gaston... Grâce à la spéculation, il espérait...

JÉRÔME.

Alors, il est aujourd'hui sans un sou!

JEAN.

Que voulez-vous dire?

JÉRÔME.

Tu n'es pas informé?... Lis!

Il lui montre le journal.

JEAN, qui a jeté un coup d'œil sur l'article.

Mon Dieu!... Le baron Falstein, un homme d'extérieur si distingué, qui nous manifestait tant d'intérêt!... Se peut-il?... Mais que vois-je? Là-bas, mon oncle!... Je ne me trompe pas...

JÉRÔME.

Gaston?... C'est bien lui!... Amené par François!... Que signifie?

SCÈNE VII

Les Mêmes, FRANÇOIS, GASTON.

François entraîne Gaston, malgré sa résistance et le force à entrer dans la maison.

FRANÇOIS.

Avance donc!... Un peu de nerf, que diable!... Tu peux entrer... Personne ici ne te croquera tout cru... Tiens-toi! Ne flageole pas ainsi sur tes ergots!... On dirait un vieux chiffon... Allons! Ouste! Plaque-toi sur ce fauteuil... Jean! Je t'amène ton frangin... Sans moi, tu ne l'aurais jamais revu de ta vie... J'étais monté en haut de la côte, en attendant la fin de ton entretien avec papa,.. lorsqu'à cent mètres de moi, j'aperçois un individu qui dévalait le sentier... Je tressaille: Dieu me pardonne! On dirait le cousin Gaston... Il piquait droit vers le moulin, à l'endroit où la rivière a quatre mètres de fond... Du coup! L'article que venait de me montrer papa me repasse dans le capuchon; je me dis: Gaston va se fiche à l'eau!... J'ai dégringolé le sentier quatre à quatre et bien m'en a pris. J'ai empoigné mon lascar par le collet juste au moment où il mettait le pied sur la pierre qui borde le chenal.

GASTON.

Tu as eu tort. Il fallait me laisser.

FRANÇOIS.

Si tu bouges, je t'attache!

JEAN.

Merci, François.

GASTON.

J'ai été dupé par le baron... Falstein me promettait monts et merveilles. Il ne voulait que mon argent... Il avait en vue une spéculation où il jouait le tout pour le tout... Il escomptait une hausse et la baisse est survenue... Le coup manqué, il a prétexté un rendez-vous en province... Allez courir après, maintenant!... Plus d'un million de déficit dans la caisse... Je ne reverrai jamais mon argent. Je suis ruiné... Autant en finir tout de suite!

Il veut se lever, François le retient.

FRANÇOIS.

Bouge pas!

JEAN.

Moi non plus, je n'ai plus rien!... Tu dois t'en douter un peu... Et je n'ai nulle envie de faire le plongeon... Fais comme moi. Cherche du travail... Nous allons demander à l'oncle Jérôme s'il veut bien nous employer... Le domaine de l'oncle est étendu à présent... La moisson est belle... Il y a en ce moment de la besogne pour utiliser nos quatre bras... Pas vrai, oncle Jérôme?...

SCÈNE VIII

Les Mêmes, JACQUES.

JACQUES, entrant furieux.

Qu'est-ce que j'entends!... Il me semble reconnaî-

tre la voix de Jean!... C'est bien lui... Et Gaston aussi?... Tous deux chez nous!... Si je comprends bien, ils viennent se louer pour la moisson!... Leur aplomb n'est pas mince... Tu ne protestes pas, le père?... Leur audace ne te révolte pas?... Tu accepterais de t'adjoindre cette graine de filous?

JÉRÔME.

Tais-toi! Tais-toi, Jacques! Ne répète pas ce mot-là!... Ne parle jamais sans savoir. Il ne faut juger personne.

JACQUES.

Je ne te reconnais plus, le père! Te voilà sucre et miel pour des gens qui nous ont indignement frustrés!... Si tu avais hérité de ton vieil oncle, tu ne me marchanderais pas aujourd'hui la somme qui m'est nécessaire pour me marier... Si je n'épouse pas la jeune fille que j'aime, c'est à cause de ces gredins... Ah!... je n'oublie pas, moi!

JÉRÔME.

Encore une fois, silence, Jacques!... Laisse parler ton père... Tu peux aller dire à Croulebois que je tiens à la disposition de sa fille les trente mille francs qu'il exige.

JACQUES.

Où les prendras-tu?... Mes frères, alors...

JÉRÔME.

Ils ne seront pas lésés... Nous sommes désormais à notre aise... Je viens de conclure un arrangement avec tes cousins.

JACQUES.

Tu n'y songes pas! C'est de l'aberration!

JÉRÔME.

Je ne suis pas encore gâteux... Tu peux me croire... Je ne t'ai jamais menti, pas vrai? Je te répète que notre domaine est agrandi... Nous avons besoin de travailleurs pour la moisson... En voilà deux!... Je suis sûr de l'acceptation de Jean... Quant à toi, Gaston?

GASTON.

Vous consentiriez, mon oncle?

JÉRÔME.

A la condition que tu sois résolu à suivre la même voie que ton frère, celle de la probité, celle de l'honneur?

GASTON.

Pardon, Jean!

Il s'approche de Jean qui après un instant d'hésitation lui ouvre les bras.

JÉRÔME.

Ton geste est la meilleure réponse que tu puisses me faire.

JEAN.

Merci, oncle Jérôme...

JÉRÔME.

C'est moi qui te remercie, mon brave... Tu me rends le bonheur avec le courage... Allons, Gaston, relève le front et retourne à la terre que tu n'aurais jamais dû quitter... Reviens à nos vieilles traditions de travail, de probité, à nos mœurs simples, patriarcales... Au contact de tes cousins, tu reprendras goût à la vie, à cette vie saine des champs qui fait la jeunesse équilibrée, forte.

GASTON.

Mon oncle...

JÉRÔME, qui lui désigne les champs.

Regarde là-bas... Ils sont là, mes fils, mes sept fils: Fernand, Michel, Auguste, Frédéric, Lucien, Jacques, François!... Tous solidement plantés, courageux, vaillants... Salue-les! Ils sont l'espoir du pays, les pères nourriciers de la France!... Je veux fêter avec eux aujourd'hui le retour d'un enfant prodigue, en même temps que la réconciliation des deux branches Roumagnac!... Finies les suspicions! Mortes les haines!... Je ne suis qu'un vieux radoteur... Ce que j'ai colporté autrefois sur mon frère et mes neveux était mensonge et fausseté... Il n'y a jamais eu de voleur dans la famille... Les Roumagnac, tous sans exception, peuvent garder la tête haute... (Agitant son chapeau pour faire signe à ses enfants.) Venez, mes fils!... Accourez tous!... Je vais tirer du cellier une de ces bouteilles poudreuses qu'on ne sert qu'aux fêtes carillonnées!... Nous trinquerons tous ensemble à l'union, à la prospérité des Roumagnac!... (Appelant plus fort en agitant son chapeau.) Accourez!... Accourez, mes fils!... Mes sept fils!

Le rideau tombe.

Châtillon-sur-Seine. — Imprimerie F. Boudrot.

A LA MEME LIBRAIRIE

COMÉDIES POUR HOMMES SEULS

	Person.	Prix.	
Accident de Travail	2	5	»
L'Affaire Boreau	3	5	»
Une affaire d'honneur	3	5	»
L'Aïeul	3	5	»
L'anarchiste Dupont	6	5	»
Asile de nuit	3	5	»
L'Aveugle au flageolet. com.	3	5	»
Bail à signer	2	5	»
Un beau-père pas commode	2	5	»
Un bel enterrement	11	5	»
Le Billet de Loterie	6	5	»
Le Bon criminel. com.	5	5	»
Le Bon fonctionnaire. com.	3	5	»
Le Bon Gendarme	4	5	»
Briffart et Polochon, c. mil.	2	5	»
Brouillés depuis Verdun	4	5	»
Le Cambrioleur	5	5	»
Le Cambrioleur malgré lui	3	5	»
Le Cas de Mr Benoît	5	5	»
Le Célèbre Baluchard	2	5	»
Ces bons déménageurs. com.	5	5	»
Le Château de Mr Grondoneau	7	5	»
La Chasse aux revenants	5	5	»
Chez l'Avoué	3	5	»
Chez l'éditeur. com.	4	5	»
Un chien dans un jeu de quilles	5	5	»
Le Clairon, drame	5	5	»
Le Coq gaulois, drame	5	5	»
Le Crime de Moutiers	5	5	»
Un Délit	2	5	»
Deux frères, drame	5	5	»
Les deux loustics	3	5	»
Les deux réservistes, v. mil.	5	5	»
Les dindons de Panurge, c. 3 a.	10	6	»
Le Disparu, drame 2 actes	6	5	»
La Dixième escouade	10	5	»
Le Dragon	4	5	»
L'épreuve. com. 3 actes	5	6	»
Les Experts	7	5	»
Le Feu Sacré, drame	6	5	»
Fils de bandit. drame 3 actes	8	6	»
Le Fils de Jacquard, dr.	4	5	»
Fine carotte, com. milit.	2	5	»
Le Fluide de John	3	5	»
Folle équipée	8	5	»
Un Frère	6	5	»
Le Grand secret. dr. féerie 4 a	8	6	»
Grelou dit fil de fer	2	5	»
Le gros Lot, com. 3 a.	11	6	»
Un héros de quinze ans, dr.	4	5	»
L'Heureux gagnant	6	5	»
Histoire abracadabrante	6	5	»
L'Homme de la Providence	4	5	»
Un Individu dangereux. com.	7	5	»
Un ingrat	2	5	»
L'Imprudente baignade. com.	7	5	»
L'Ivraie, drame 2 actes	8	5	»

	Person
La journée des bleus	[illegible]
Loriot, comédie militaire	[illegible]
La Maison du passeur, dr.	[illegible]
Le Major est bon enfant	[illegible]
Mal vu de son concierge com.	[illegible]
Un mariage au téléphone	[illegible]
Un mari pour 30 centimes	[illegible]
Marieau, rédempteur en tous genre	[illegible]
Monseigneur not « cabot »	[illegible]
Monsieur Tranquille	[illegible]
Monsieur Lapourlo	[illegible]
La mort d'Artheme Lapin	[illegible]
Ni fleurs ni couronnes	[illegible]
Une Noce à l'américaine, 2 a.	[illegible]
La nouvelle bonne	3
Une Nuit orageuse	[illegible]
L'Oiseau	[illegible]
On réclame !	[illegible]
L'Ouragan	[illegible]
Le Parjure, drame	[illegible]
La Pelote	[illegible]
Pétinard en Justice de Paix	5
Le Pianiste est en retard	[illegible]
Le Piéton	[illegible]
Le Portrait de mon Oncle	[illegible]
Pour le drapeau, drame	[illegible]
Pour l'honneur, drame	[illegible]
Le Précurseur, pièce en vers	[illegible]
Le quart d'heure de Rabelais	[illegible]
15 Janvier	[illegible]
La Recommandation	[illegible]
Le Remplaçant	[illegible]
Le Renard. com.	[illegible]
Le Réserviste aux 5 enfants	[illegible]
Le Roi des gaffeurs, com. 3 a.	[illegible]
Le Sac de Scapin	[illegible]
La Saint Glinglin. com.	[illegible]
Sans profession	[illegible]
Sa petite étoile	[illegible]
Un Saxophone chez les gendarmes	[illegible]
Solidarité	[illegible]
S. O. S. *10 grammes* com.	[illegible]
Le sorcier Pissos	[illegible]
Le Successeur	[illegible]
Les Surprises de la T. S. F. com. 3 actes	[illegible]
Terrible affaire	[illegible]
La Thune	[illegible]
Le torchon et la serviette	[illegible]
Tous décorés	[illegible]
Les Tribulations d'un poulet	[illegible]
Le Truc du Photographe	[illegible]
Le Vengeur des écrasés	[illegible]
Vingt minutes d'arrêt	[illegible]

Châtillon-sur-Seine. — Imprimerie F. BOUDROT. 1935

